

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 21

Artikel: La pècllietta a la Sabine
Autor: Chambaz, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PÈCLIETTA A LA SABINE

LATSE-mè! Stè plliè, lâtse-mè! Aeh! mon Diu, aô sècoo! Venidè à mon sècoo!... Vouaiqu'onco mon pot dè laçi perque bas, brezi, emèluà, fotu. Aô sècoo! Por nom dè Diu venidè à mon sècoo! bouailazè l'autra né la vilhe Sabine, dèvant sa porta, in rêvegnint dè queri son laçi dū la fretèri.

— Qu'est te que l'a la Sabine, sta né, que fâ tant dè dètertî? dit ion à n'on n'altro, que rêvegnan assebin lè doù dè la fretèri.

— Vaô itrè cauquon que laï avet fè onna fâça, aô bin lè z'infants qu'avan rotsi daï pierrès su son taf aô maunètèyî dèvant tsi li. Faut la laissi bramâ, l'est praô mèchinta po sè dèfèndrè.

— Requeminè onco. Allein-vaï guegnî.

— Nè pas lezi, mè faut allâ abrèvâ.

— Vu allâ vouailî, pè tiuriosità.

— Qu'at-vo, Sabine, à fèrè pèrinque on parel boucan? que laï fâ mon corps in arrouvint.

— La pèclièta dè ma porta qu'est tsermâye! Daiss'itrè tsermâye, oû-to? Vaô itrè on cerguegniet, on diabliet, quiet sèyo? Quand on vaô aôvri vaô pas vo lâtis et vo balhiè daï sècossès à vo rontrè lo brè. A lavi que lè tocha mon pot dè laçi l'est zu tsampâ via... Aeh! mon Diu, te possiblo, tot paraï cein que mè faut vaïrè! Su pas folia d'intrâ tsi mè. Mè vaô falhaï portant cutsi frou, à m'n'adzo, avouè mon rhumatisse, pè ellia cramenâ...!?

— Tiaïzi-vo, avouè vòtrès diablets et vòtrès cerguegniets! vo sèdè praô que n'in a min. L'èta bon, daô passâ, dè lo fèrè incraïrè.

— Toltse pire, te vaô praô vaïrè...!?

— Saret bin la mètsance! fâ mon gaillard in inpougnin la pèclièta et chaôtin in mîmo teimp dè coté. Tsermâye, tsermâye! Sè praô quiet l'a... l'est lectrizâye, n'a pas, vòtra pèclièta!

— Lectrizâye! Lectrizâye! Mon Diu vaï, volhian mè l'avaï lectrizâye, ma pèclièta... Pu, mon laçi, mon pot dè laçi, emèluà, fotu... Ah! mè l'an lectrizâye! Mè tignan po onna bedouma! Stî iadzo, l'è bon! Mè la payèran, ellia-que! Vu portâ pllinta... fèr' à veni lo Dzuzdo, la Justice! Se faut on aôdret in tribunal, quantia Lozana! Cliâo que l'an cein fè l'aôdran in prezon! Saran inclliou, oûdè-vo?!

— Lè dzeins accoressan tot èpouairi, et on oëssaï :

— Laï a-t-e daô mau? A-te cauquon dè tiâ?

— L'est la Sabine, la vilhe Sabine, qu'est lectrizâye. Ne vaô pas in rêveni. Paret que l'est bas, ètaissâ ique dèvant, la tita su lo lindâ dè sa porta, dezan daï fennès dū tot lhin, in allein vaïrè.

— Faut allâ queri on maïdzo, vito on maïdzo, à tsèvau, aô bin la sadze-fenna, dezan daï z'au-très.

— Na pa lo maïdzo, lo martsau...

— Na pa lo martsau, lo saralyon.

Et vouaïtsè lo saralyon et lo martsau que s'amînnan avouè daï martî et daï z'ètenâlyès.

— Faut onna èllèrè pè chaôtrè, on ne laï vaï pas onn' istièrè. Apportèdè onna lanterna! quemindè lo syndique qu'arrevavè assebin.

— N'a pa faulta d'onna èllèrè, sin sin on poret pas dèlectrizâ, dian daô-traï bonfonds que chaillèssan dè l'auberdzio.

El lè dzeins s'atroupâvan et gaôlâvan ti in-simbylo.

Pu, tot por on coup, sin que lo saralyon, ni lo martsau et ni lo syndique s'in satsan mècliâ, la pèclièta à la Sabine s'est trovâye dèlectrizâye et sa porta aôverta, nion n'a su quemîn.

Ora, qu'est-te que laï ia zu à ellia pèclièta? A-te ètâ tsermâye, lectrisâye? Po dere lo fin mot, pas onn' âma ne lo sâ. Sechet, portan. Lè bonfonds, que quartèttâvan pè lo cabaret, et que pozzan justameint staô dzo lè fi po la lumière pè lo veladzo, lo savan praô, mè ne volhian rin dere. Rizan tant mè in calson.

OCTAVE CHAMBAZ.

D'ESCHERIN A GENÈVE

On nous écrit :

Les exemples de loquacité de concitoyens allemands ou vaudois, cités dans le *Conteur* du 10 mai, me remettent en mémoire l'histoire de deux habitants de Escherin sur Lutry se rendant à pied à Genève, il y a quelque cinquante ans. En passant à Cour, ils virent la plantation de choux du jardin Comber-noux, qui passait pour être, au dire des connaisseurs, la huitième merveille du monde. L'un d'eux, Marc à Louis, exprima son admiration en s'écriant :

— « Quienna balla tchoulâie ! »

Son compagnon, Djan-Daniet, ne dit rien. Les deux voyageurs continuèrent leur chemin; ils burent quartette à Morges, chopine à St-Prex, en faisant les dix heures, et traversèrent Rolle sans s'arrêter et sans échanger une parole. En sortant de cette dernière ville, Djan-Daniet répondit enfin à la remarque de son compagnon en disant :

— Vâ, onna balla tchoulâie !

Le voyage se poursuivit ainsi jusqu'à Genève sans que la conversation devint plus animée. Cependant, peu après Nyon Marc à Louis interpella un brave homme qui, à plat ventre sur la grève, buvait à même dans le lac.

— Est-te bouonna? demanda Marc à Louis.

— Pi praô, répodit l'autre.

La deuxième parole échangée le fut en passant à Versoix, près d'un étang où coassaient des grenouilles.

— Dévevan bin sur l'r, eliau renailhiè dè Genève, fut la remarque de Djan Daniet.

C. D.

DU MONDE A DINER

Pour les dames.

Il est entendu qu'il est des choses que tout le monde sait. Les rappeler est presque de la naïveté.

Tout le monde connaît, par exemple, les règles élémentaires de la bienséance; mais il n'en est pas auxquelles on contrevient plus fréquemment. Elles vous paraissent si naturelles, ces règles, qu'on a — du moins, il faut le croire — l'illusion de s'y conformer instinctivement, sans s'en apercevoir, pour ainsi dire. Et, ce qui est très curieux, et très regrettable aussi, c'est que souvent, sans plus s'en douter, de même, on ne s'y conforme pas du tout, et qu'on est en perpétuel conflit avec ce que l'on pourrait appeler l'a, b, c du bon ton.

Ainsi, il arrive à chacun de recevoir, à l'occasion, quelques convives à sa table. On met plus ou moins, en l'occurrence, les petits plats dans les grands; on fait, comme on dit chez nous, du « dérangement ». Il importe que vos invités, tout en ayant l'impression d'une réception d'une cordialité et d'une générosité irréprochables, puissent croire que cela n'a changé en rien vos quotidiennes habitudes et que vous ne vous apercevez de leur présence à votre table qu'au plaisir de les y voir.

Ce n'est pas souvent ainsi que se passent les choses, chez nous surtout. Nous avons généralement le cœur sur la main, mais nous ne savons pas le présenter à nos hôtes avec l'aisance qui caractérise, entre autres amphitryons, les Français.

Nous nous agitions, nous inquiétons si visiblement, pour rassurer l'agrément de nos invités, que ceux-ci en sont mal à leur aise et qu'à l'heure du départ, ils s'en vont presque avec un soupir de soulagement d'échapper à vos amabilités, à vos gentillesse obsédantes.

— Ah! dit l'un, une fois dans la rue, ces ..., quelles bonnes gens, mais qu'ils sont angoissants quand ils vous reçoivent à leur table. On a tellement l'impression du tracé qu'on leur cause!

— Eh! bien oui, ajoute un autre; vrai, je préfère un morceau de pain et de fromage, mangé tranquillement chez moi ou sur le coin d'une table de café, à tous les mets exquis qu'on vient de nous servir, assaisonnés de l'inquiétude, de l'agitation constante de ces braves ...!

La maîtresse de maison, qui a une cuisinière sur qui elle peut compter, n'a pas d'excuse pour s'inquiéter. Son art consiste, au contraire, à avoir l'œil à tout, sans qu'il y paraisse. Elle doit être toute à ses hôtes ou du moins leur en donner l'illusion.

Il ne faut pas que le convive, angoissé, soit sans cesse obligé de dire à la maîtresse de maison: « Mais, madame, je vous en prie, accordez-nous donc le plaisir de votre compagnie. Prenez un moment de repos; asseyez-vous et daignez doubler, en les partageant avec nous, les succulents attrait de votre table! »

« Une maîtresse de maison, a dit Mme Millet, dans sa *Maison rustique des dames*, doit être prête à recevoir ses hôtes au moment de leur arrivée; il faut que tous les ordres soient donnés à l'avance, et le service assez bien organisé pour qu'elle n'ait plus à s'en occuper.

» Rien n'est plus désobligeant que d'arriver dans une maison sans trouver la maîtresse prête à vous recevoir; rien n'est plus ridicule que de la voir quitter ses convives — qu'elle devrait accueillir et occuper avant le repas — pour se rendre dans la cuisine, l'office ou la salle à manger. Si elle n'a pas de domestique assez habile pour lui confier le soin de mettre le couvert, elle doit le mettre à l'avance et donner à la cuisine assez d'explications pour qu'on puisse servir sans elle. »

Et plus loin :

« La maîtresse de maison doit mettre tous ses soins à faire les honneurs de la table avec grâce et bienveillance, veiller à ce que chaque convive ne manque de rien; surtout, n'en oublier aucun. Elle cherchera à deviner quels sont les mets qui plaisent à chacun, pour les lui offrir, mais sans insistance et sans affectation, ce qui est de mauvais ton. »

ILS CHANTAIENT AINSI

Le *Conteur* a maintes fois publié des vieilles chansons, de celles que chantaient nos grands-pères et nos grand-mères et qu'on n'entend plus aujourd'hui. Pour la chanson, comme pour toutes choses, les temps changent. A nouveaux temps, chansons nouvelles.

Dire si l'on a perdu ou gagné à la substitution des chansons modernes aux anciennes est difficile. Avec les temps, les idées aussi se modifient, et l'on peut se demander si l'on est jamais en situation, intellectuellement parlant, de juger avec toute l'impartialité et dans les sentiments voulus, en cas de comparaison des choses du passé avec celles de l'époque où l'on vit.

Les chansons de nos pères étaient le reflet, l'expression de leur mentalité, dépendante, elle-même, de l'influence du milieu et des conditions de l'existence en leur temps. Dès lors, la science a fait des progrès énormes et ses applications pratiques ont modifié du tout au tout les conditions de vivre. Les idées, auxquelles de nouveaux horizons se sont ouverts, ont évolué. Nous ne voyons ni ne pensons plus comme nos pères; partant, nous ne chantons plus comme eux. Le tour naïf de certaines de leurs chansons ne nous est plus familier; il serait un mauvais interprète de nos sentiments actuels. La chanson — celle qui est digne de ce nom — est devenue plus savante, aujourd'hui, elle a plus de prétention à l'art. Les mérites comparatifs de ce caractère nouveau de la chanson et du caractère de l'ancienne chanson peuvent prêter à discussion. Mais, quelle qu'elle soit, la conclusion ne changera rien à ce qui existe et n'aura pas grande importance pour l'avenir de l'humanité. Elle ne fera, fort probablement